riste qui le moque. Mais le personnage qui doit, à coup sûr, davantage retenir notre attention, c'est Ivan. Il a un sentiment aigu du mal qui règne sur la terre, et c'est en lui demandant l'explication de ce mal, en particulier de la souffrance des innocents qu'il tâche un jour d'ébranler la foi d'Aliocha. Mais prenons garde qu'il a dit, un peu auparavant : « Je dois t'avouer une chose, je n'ai jamais pu comprendre comment on peut aimer son prochain. C'est précisément, à mon idée, le prochain qu'on ne peut aimer ; du moins ne peut-on l'aimer qu'à distance... Il faut qu'un homme soit caché pour qu'on puisse l'aimer ; dès qu'il montre son visage, l'amour disparaît » (Traduction Henri Mongault). Nous retrouvons donc chez lui l'absence d'amour qui caractérisait Stavroguine. Mais c'est un Stavroguine plus jeune et singulièrement plus humain. Alors que le premier déclarait froidement à Chatov que, quoi qu'il fît, il ne pouvait l'aimer ; au contraire Ivan a toutes les peines du monde à ne pas aimer Aliocha et il aime, quoi qu'il en ait, Catherine Ivanovna qui fut la fiancée de Dmitri.

C'est parce que l'âme d'Ivan, bien que corrompue par l'orgueil, est encore fraîche, qu'il ne peut supporter la pensée d'être le meurtrier de son père et que cette idée lui donne l'accès de fièvre chaude au cours de laquelle il a un entretien avec le diable en personne. Voici la seule fois où Dostoïevski ait mis le Malin directement en scène, et l'analyse de ce dialogue pourra servir de conclusion à cette trop brève étude, car le diable d'Ivan Karamazov est fort proche de celui de Gogol. Voici d'abord sa description physique : « C'était un monsieur, ou plutôt une sorte de gentleman russe, *qui frisait la cinquantaine* (en français dans le texte), grisonnant un peu, les cheveux longs et épais, la barbe en pointe. Il portait un veston marron, de chez le bon faiseur, mais déjà élimé, datant de trois ans environ et complètement démodé. Le linge, son long foulard, tout rappelait le gentleman chic ; mais le linge, à le regarder de près, était douteux, et le foulard fort usé. Son pantalon à carreaux lui allait bien, mais il était trop clair et trop juste, comme on n'en porte plus maintenant ; de même son chapeau, qui était en feutre blanc malgré la saison. Bref, l'air comme il faut et en même temps gêné. Le gentleman devait être un de ces propriétaires fonciers qui florissaient au temps du servage ; il avait vécu dans le monde, mais peu à peu, appauvri par les dissipations de la jeunesse et la récente abolition du servage, il était devenu une sorte de parasite de bonne compagnie, reçu chez ses anciennes connaissances à cause de son caractère accommodant et à titre d'homme comme il faut,